

## Luxembourg

« L'artiste luxembourgeois » est une notion difficile à appréhender. Les infrastructures du pays forcent à partir vers l'étranger. Celui qui souhaite étudier l'art fait sa formation autre part. Cet état de fait se traduit par une diversité vivante dans les réflexions artistiques, et exclut tout simplement une identité stylistique nationale.

Les quatre artistes luxembourgeois nommés par Daniela Del Fabbro utilisent un langage formel très personnel. Au plan artistique, leur approche est toujours liée à leur entourage le plus proche, et aux expériences acquises. Les travaux exposés sont récents, chacun des artistes ayant décidé de réaliser un nouveau travail spécialement dans le cadre de l'exposition du Prix d'Art Robert Schuman.

**Letizia Romanini** (\*1980) met toujours l'accent sur la banalité, dans ses travaux. Son approche empirique lui permet de mettre en avant des matériaux d'apparence banale en les rassemblant pour les présenter dans un nouveau contexte. L'artiste se laisse conduire par son intérêt pour la forme et la texture. Le travail *Gebeine* (2008–2015), par exemple, est constitué d'environ 2000 ongles des mains et des pieds que Romanini a collectionnés entre 2008 et 2015. Avec *Ta Panta Rhei* (2015), l'artiste tente d'appréhender avec beaucoup de sensibilité la perception que nous avons du temps qui passe : sur un épais papier à dessin, Romanini laisse s'évaporer l'eau colorée emplissant différents évasements. Cette évaporation génère des lisières qui matérialisent alors la masse liquide. Évoquant des cernes de croissance d'un arbre, ces lisières deviennent des témoins, des traces de matérialisation du temps.

L'univers artistique de **Laurianne Bixhain** (\*1987) naît d'une réflexion approfondie avec son environnement du moment. La photographie est un médium qui permet à l'artiste une approche de l'objet photographié, d'un espace ou d'une surface. Souvent ses images naissent d'une rencontre intuitive. Bixhain crée un univers pictural fait d'un amalgame d'influences, de fragments, couleurs et reflets de lumière multiples, et qui invite l'observateur à la découverte. L'artiste nous emmène, à travers la poésie de ses photos, à la redécouverte de l'environnement familier et, à travers cette relecture, à la création d'environnements nouveaux.

Étranges costumes, objets que l'on dirait tirés d'un conte et poses bizarres sont les caractéristiques des travaux de **Mike Bourscheid** (\*1984). À l'origine de ses productions multimédias sont des expériences autobiographiques et des réflexions sur des thèmes de société critiques. En recourant à l'humour et à l'irritation, Bourscheid parvient à aborder des thèmes profonds et complexes, à les mettre en question. Ces dernières années, il s'éloigne toujours plus de son approche purement photographique pour se tourner intensément vers l'art de la performance et le travestissement. Il y gagne des traits de caractère fictifs, masculins ou féminins, peut soulever différentes questions de genre.

Les travaux artistiques de **Gilles Pegel** (\*1981) thématisent la condition humaine. Il est un « enfant de son temps », qui s'intéresse aux évolutions économiques et technologiques actuelles et, partant, aux phénomènes de société qui en résultent. Son travail *A complete understanding is no longer possible* (2013) prend appui sur les nouvelles possibilités technologiques de collecte et d'archivage du savoir. Pegel thématise l'évolution de l'accès au savoir infini, tout en se référant au fait désenchanté et décourageant que l'appréhension du tout n'est simplement plus possible.

## Metz

Les quatre artistes sélectionnés par Élodie Stroecken font partie de la même génération, ils ont la vingtaine ou la trentaine, sont fraîchement sortis de l'école d'art ou ont déjà plusieurs expositions, résidences et distinctions à leur actif. Leurs productions sont très différentes mais il semble néanmoins qu'un fil rouge sous-tende l'ensemble de leurs créations : la dimension du temps. Il ne s'agit pourtant pas du sujet, mais du facteur temps. Pas le temps de l'Histoire mais plutôt un temps universel, éprouvé et mis à l'œuvre de multiples manières.

Dans sa peinture, **Claire Decet** (\*1978) s'attache à l'étude des paysages et des objets de la nature. L'artiste procède toujours de la photographie en premier lieu, qu'elle reproduit ensuite de la manière la plus précise. C'est alors un long travail de recréation mémorielle et perceptuelle de la nature qui s'enclenche, l'artiste s'appliquant à retrouver dans sa toile l'harmonie que son œil a appréhendée, au moment où l'instantané a été pris. Parfois, l'artiste invite la nature-même à pénétrer dans l'espace d'exposition. Il en est de sa série *Collection*, composée de fleurs fraîches ou séchées de peu de qualité, sauvages, cueillies dans la nature qui l'entoure.

L'artiste **Céline Fumaroli** (\*1990) établit à travers ses travaux une analogie avec le monde de la géologie : ses dessins décrivent des paysages abstraits faits de fractures, de décrochements et d'accrétions mis bout à bout pour constituer une véritable étude de morphogenèse. Cette incursion dans le paysage se fait encore plus directe dans ses sculptures. Après avoir travaillé l'argile, elle la laisse longuement sécher pour ensuite venir la travailler de la même manière que viendrait le faire le sable soufflé par le vent. Cette démarche représente une tentative d'appropriation de la manière dont naît ce paysage, et d'imaginer un processus dont le résultat final n'a jamais été programmé.

**Marianne Mispelaëre** (\*1988) poursuit à Trèves un dessin *in progress* déjà réalisé à Metz et Bâle notamment : conditionné par l'état physique et psychique de l'artiste, mais aussi par les circonstances dans lesquelles il aura été exécuté, il consiste pour elle à tracer une ligne au pinceau sur le mur, à vitesse constante, du haut vers le bas, pendant une minute. Elle répète ainsi ce geste jusqu'à l'épuisement d'un des paramètres de sa réalisation. Cela peut durer plusieurs heures jusqu'à ce que, faute d'encre, l'heure de fermeture du lieu d'exposition l'exige ou la faiblesse physique extrême lui fasse lâcher son pinceau et estimer que, pour cette fois, le dessin est fini. Du moins en tant qu'objet. Car l'expérience elle, est amenée à être réitérée. Dans un autre contexte, de nouveaux paramètres entreront en ligne de compte et le dessin sera nécessairement différent.

**Clément Richem** (\*1986) expérimente depuis plusieurs années un travail sur la matière, en profondeur. Une incursion dans le monde de la nature via l'usage de sable, de terre crue, d'eau ou encore de végétaux, qu'il retranscrit au travers de divers média : dessin, gravure, lithographie, sculpture ou encore vidéo. L'artiste s'inscrit dans la tradition du diorama naturaliste en donnant l'illusion de mouvement par des effets de lumière et la dégradation des différents éléments naturels qu'il génère dans ses paysages. Il fait appel au procédé du « stop motion » ou « image par image ». L'ambiguïté de ces vidéos réalisées par l'artiste se situe dans l'interaction entre la dégradation naturelle et l'intervention artistique.

## Sarrebruck

Andreas Bayer jette à travers son choix de jeunes artistes sarrebruckois un regard exemplaire sur les diplômées et diplômés des récentes promotions de l'École Supérieure des Beaux-Arts de la Sarre. Dans leurs travaux, les quatre artistes nommés se meuvent à l'écart des sentiers battus des tendances artistiques. Bien qu'ils soient jeunes, leurs œuvres témoignent d'une posture mature et convaincante.

Dans sa contribution en plusieurs volets **Juliana Hümpfner** (\*1961) se réfère à un débat au parlement de Kiev en avril 2014. Après que le président du parti communiste eut rendu le candidat à la présidence des nationalistes responsable de la menace de scission pesant sur l'Ukraine, les membres du parti populiste de droite aux commandes du pays en vinrent aux mains, et le débat se solda par un pugilat grossier entre tous les partis.

Juliana Hümpfner traduit en image l'ambiance surchauffée et le dérapage de la discussion parlementaire comme un état d'agressivité agrégée, riche en nuances.

L'installation spatiale de **Simon Kloppenburg** (\*1983) étudie l'architecture existante : le vestibule du cloître à deux étages accueille l'intervention spatiale *trumpet*, un entonnoir monumental dont la base est recouverte de dalles de pierre flottantes. La pénétration dans l'espace génère des sons à la fois fascinants et beaux, mais aussi inquiétants.

**Peter Strickmann** (\*1983), si sa vie d'artiste est jeune, n'en a pas moins à son actif de nombreuses expositions, dont la portée dépasse les limites de la région, bourses et projets collectifs internationaux. Artiste sonore avec des parts de performance fortes, il dépasse les frontières de l'art sonore classique, et développe des formes de présentation neuves et non-conventionnelles dans des contextes situationnels. Pour le Prix d'Art Robert Schuman, Peter Strickmann réalise deux travaux spécialement conçus pour l'architecture du Musée Simeonstift et conférant à des situations spatiales choisies une dimension acoustique et une activité sensorielle immédiate.

En tant que jeune représentante de l'art concret, **Claudia Vogel** (\*1975) suit les principes artistiques formulés en 1930 dans le Manifeste de fondation du groupe Art concret : l'orientation de la conception selon des bases mathématiques et géométriques, rien d'existant dans notre réalité matérielle ne devant être abstrait, tout devant matérialiser une réflexion. C'est un spectre de diverses solutions picturales qui sera présenté dans le cadre du Prix d'Art Robert Schuman 2015. La manifestation, en tant que perception sensorielle, de la couleur reflète dans les travaux de Claudia Vogel une remarquable réalité. Mariant les techniques et les approches, Claudia Vogel thématise dans ses travaux la couleur et la matérialité en tant que composantes du tableau, formulant ainsi une interrogation esthétique de la peinture traditionnelle.

## Trèves

Les œuvres d'art offrent une image de l'homme dans son univers. Elles traitent d'événements, de thèmes et d'ambiances, qui touchent son temps. Si les artistes nommés par la commissaire de Trèves, Alexandra Orth, s'intéressent au présent, ils n'évaluent pas pour autant le futur. Leurs travaux sont des conceptions de scénarii d'avenir, un avenir

porteur d'espoir, mélancolique, ironique, apocalyptique. En temps de crises, crashes et catastrophes, leurs œuvres sont actuelles parce que la réflexion qui y préside est visionnaire.

Les fictions de **Jáchym Fleig** (\*1970), nous les connaissons du cinéma : des formes de vie étrangères s'emparent de la terre. Ses champignons surdimensionnés et tas de matériaux faits de plâtre, de plastique ou de béton adhèrent aux maisons et objets, envahissent les chemins et entravent la vie publique. Ce n'est pas sans raison que ce thème est un blockbuster garant, car la peur de ce que l'on connaît mal et de ce que l'on ne peut maîtriser est existentielle. Mais Jáchym Fleig laisse l'issue de ses interventions ouvertes. Il équilibre ses travaux, en les faisant bouger entre la fascination et la menace. Sont-ils des parasites ou des symbiontes ? Sont-ils des ennemis ou des amis ? L'attrait de ses œuvres réside justement dans cette incertitude. Elle confronte l'observateur à sa propre évaluation de ce qui est différent, autre. Le seul risque qu'enferme l'inconnu est, à vrai dire, le changement.

Dans les travaux les plus récents de **Helge Hommes** (\*1964), des organismes anachroniques partent à la reconquête de leur espace vital. Fougères et mollusques primitifs jaillissent du fond d'architectures abandonnées. Le lien entre la nature et l'homme occupe l'artiste depuis de nombreuses années déjà. Avec le thème de l'arbre, il a trouvé une image qui reconstitue l'entrelacs complexe de leurs relations. Dans ses tableaux, il met à nu les structures des troncs et des branches, au travers desquels l'arbre échange avec son environnement. Ce métabolisme finement ramifié devient pour lui un symbole des liens humains. Dans ses plastiques sociales, Helge Hommes laisse l'arbre s'épanouir en un modèle d'une nouvelle société : avec les gens, il construit à partir de déchets des arbres monumentaux, qu'il considère comme le signe d'un réagencement collectif de la vie. Il pointe cette utopie de l'art et de la vie sous la forme d'un manifeste.

Les photographies de **Katharina Jung** (\*1993) expriment le souhait d'harmonie et de globalité. Ses puissantes photos de paysages montrent des jeunes gens en quête d'identité, de liberté, d'une place dans le monde. Ses protagonistes plongent dans des vallées à couper le souffle, des forêts profondes et des eaux sombres. Ils explorent leur propre origine et paraissent se fondre physiquement dans leur environnement. La nature se transforme en un refuge qui accueille et console les jeunes adultes. Alliant magie de la numérisation et sensibilité pour la composition, Katharina Jung utilise comme médium la photographie pour rendre perceptible cette abolition des limites empreinte de romantisme. Ses clichés décalés imaginent le rêve d'un monde alternatif qui est déjà devenu réalité pour elle, la routarde en désertion.

Se déconnecter. Tout simplement. **Gaby Peters** (\*1980) se dérobe à la machinerie du quotidien à sa manière : avec ses appareils cinétiques, elle introduit le ralenti dans un temps de l'hyper-technique. Le sculpteur caricature les processus de fabrication automatisés en construisant des machines qui réduisent en miettes des biscuits porte-bonheur, jonglent avec des assiettes, ou tout bonnement refusent de travailler. Elle détourne les séchoirs parapluie pour en faire des robots et des bougies chauffe-plat une machine à popcorn. Elle manifeste ainsi sa résistance aux exigences de fonctionnalité et de productivité qui dominent aujourd'hui l'enchaînement des mouvements. Derrière l'interface de couleur criarde et brillante de ses produits se dissimulent la critique de la consommation, le scepticisme vis-à-vis de la technique et l'idée dégrisante qu'on ne va pas toujours de l'avant.